

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Anne-Lise ROD

Plongée dans l'inquiétante étrangeté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 241-254

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Plongée dans l'inquiétante étrangeté

"Je suis ce que je parais, et je ne parais pas ce que je suis. Je suis pour moi-même une énigme inexplicable ! Je suis en lutte avec mon Moi ! " (7).

Qui est ce moi au coeur de moi-même qui m'est étranger, ou est-ce moi qui suis étranger à lui ? Dans un article de 1919 (5), Freud introduit la notion d'"inquiétante étrangeté". Ce sentiment lui semble en rapport avec l'effroi, la peur et l'angoisse.

Unheimlich-Heimlich

Dans une étude linguistique, Freud montre comment la signification du mot Heimlich se dédouble vers la notion de familier, confortable, intime d'un côté, de secret, caché, dissimulé de l'autre. Unheimlich ne serait employé comme antonyme que du premier sens. *"Heimlich est donc un mot dont la signification évolue en direction d'une ambivalence, jusqu'à ce qu'il finisse par coïncider avec son contraire Unheimlich"*.

Le sentiment d'inquiétante étrangeté se situerait donc à un carrefour d'affects contradictoires. Pour illustrer cette thèse, Freud s'appuie sur **l'histoire de l'Homme au Sable** (6) :

Le récit est ouvert par l'étudiant Nathanaël troublé par le surgissement de souvenirs d'enfance. Souvenirs relatifs à la mort énigmatique et effrayante de son père. Ce réveil s'opère à la faveur d'une rencontre avec un être étrange dans lequel le jeune homme croit retrouver un personnage terrifiant de son enfance.

Certains soirs les enfants étaient envoyés au lit plus tôt que de coutume "al-lons enfants, au lit ! voici l'Homme au Sable; il monte l'escalier ! vite, vite !..."

La mère de Nathanaël voyant son effroi tente de le rassurer "il n'y a point d'Homme au Sable. Mais quand vous avez bien sommeil, ne vous semble-t-il pas qu'on vous a jeté du sable dans les yeux?"

Nathanaël ne se satisfait pas de cette explication, car il entend du bruit dans

l'escalier "bruit de pas lents et lourds". Il en parle en secret à la servante qui lui fait une terrible description.

"L'Homme au Sable?... C'est un vilain homme, sec comme du bois, qui vient chercher les enfants quand ils refusent d'aller au lit ; il leur jette du sable dans les yeux pour les aveugler, puis il les fourre dans un sac, et les emporte dans la lune pour servir de pâture aux hiboux".

A partir de ce moment, Nathanaël est saisi de terreur chaque fois qu'il entend des pas dans l'escalier, il croit voir un être inconnu pénétrer dans le cabinet de son père.

Vers 10 ans, Nathanaël décide de savoir à quoi ressemble l'Homme au Sable ; un soir il se cache dans le bureau de son père. Il reconnaît l'avocat Coppélius, personnage hideux qui inspirait du dégoût aux enfants quand il venait parfois dîner. Son père et Coppélius s'affairent autour d'un fourneau d'où sort une flamme bleuâtre. Coppélius manie avec d'énormes tenailles de gros morceaux d'un métal brillant.

Dans cette atmosphère énigmatique, Nathanaël croit entendre la voix de Coppélius lui criant: "Tes yeux! tes yeux! Donne-moi tes yeux, pour mes hiboux qui ont faim!"

Nathanaël, terrifié, pousse un cri, et se retrouve comme une poupée désarticulée entre les mains de Coppélius.

Après cette expérience effrayante, le garçon tombe malade.

Un an plus tard le père est tué dans son bureau à la suite d'une explosion et l'avocat Coppélius disparaît sans laisser de trace.

Devenu étudiant, Nathanaël croit reconnaître cette figure de terreur de son enfance sous les traits d'un marchand de baromètres et de lorgnettes. Cet homme, nommé Giuseppe Coppola, lui propose: "... de bien jolis yeux... des yeux comme nous n'en avez jamais eus".

Malgré sa peur, Nathanaël se laisse finalement tenter par une belle lorgnette et il observe l'appartement de son professeur de physique Spallanzani. Il aperçoit ainsi Olympia, la fille de Spallanzani. Il est enchanté par l'angélique visage mais saisi par le regard fixe de Mademoiselle Olympia. Il en tombe amoureux et oublie sa fiancée Clara. Lors d'un bal, Nathanaël danse avec Olympia, sa main est "froide comme du marbre" et elle ne sait que produire des sons "Ach! ach! ach!" aux déclarations enflammées du jeune homme.

Olympia est un automate fabriqué par Spallanzani et dans lequel Coppola (l'Homme au Sable?) a placé les yeux.

Un jour, Nathanaël survient quand les deux hommes se disputent leur oeuvre et se l'arrachent. "La tête de la victime était restée sur le champ de bataille ;... c'était une tête de cire, dont les yeux d'émail roulaient sur le plancher!"

Nathanaël perd la tête, ses nerfs se tordent, ses yeux sortent de leur orbite. Après une longue maladie, Nathanaël se réveille auprès de sa fiancée Clara. Tout au bout du récit, ils se trouvent tous les deux au haut d'une tour. Le regard de Clara est attiré par quelque chose qui s'avance dans la rue, Nathanaël prend la lorgnette de Coppola pour examiner cette apparition et il a la vision de la figure d'Olympia. Pris de folie à nouveau, il veut jeter Clara au bas de la tour et il se précipite ensuite dans le vide pour se briser le crâne aux pieds de Coppélius.

Freud rattache le sentiment d'étrangeté à la figure de l'Homme au Sable et à la représentation d'être privé de ses yeux, **angoisse infantile terrifiante, substitut de l'angoisse de castration.**

Freud met aussi en évidence **le dédoublement** de l'image paternelle et l'ambivalence que cette double image suscite (le père de l'enfance - Coppélius ; réduplication à l'âge adulte: Coppola - Spallanzani). *"De même qu'autrefois ils travaillaient ensemble autour de l'âtre mystérieux, de même ils ont maintenant fabriqué en commun la poupée Olympia"*. Ils sont le père d'Olympia et le père de Nathanaël, leur double collaboration révèle le clivage de l'imago paternelle.

Selon Freud, la poupée Olympia serait *"la matérialisation de l'attitude féminine que Nathanaël avait à l'égard de son père dans sa prime enfance"*. Olympia représenterait en quelque sorte le double de Nathanaël.

Le sentiment d'inquiétante étrangeté naîtrait donc du **réveil d'une angoisse infantile ancienne qui avait été refoulée et qui resurgit** à la faveur d'une impression ou d'un événement ou *"lorsque des convictions primitives dépassées paraissent à nouveau confirmées"* en fonction d'un facteur de répétition du semblable et de la toute-puissance des pensées.

Le retour du même (Coppélius-Coppola) participe à l'affect d'étrangeté. Cette répétition du semblable que Freud nomme *"automatisme de répétition"* dans le sens d'une *"répétition involontaire qui nous fait apparaître étrangement inquiétant ce qui par ailleurs serait innocent et, par là, nous impose l'idée du néfaste, de l'inéluctable"*. Là encore, Freud nous renvoie à la vie infantile: *"Dans l'inconscient psychique règne un automatisme de répétition qui émane des pulsions instinctives, automatisme dépendant sans doute de la nature la plus intime des instincts"*.

A propos de la toute-puissance des pensées, Freud nous dit: "*Il semble que nous ayons tous au cours de notre développement individuel traversé une phase correspondant à l'animisme des primitifs, qui laisse en nous des traces toujours capables de se réveiller*".

L'angoissant procède donc de quelque chose de refoulé qui se montre à nouveau. L'étrangement inquiétant était familier à la vie psychique et ne deviendrait étranger que par le processus du refoulement. C'est là que Freud fait rejoindre l'Unheimlich et le Heimlich.

La particule «Un-» est la marque de la dénégation (Freud dit du refoulement) grâce à laquelle ce qui est caché (Heimlich) se révèle sans toutefois perdre totalement son secret.

Freud en trouve l'assurance dans le fait qu'il arrive "*souvent que des hommes névrosés déclarent que le sexe féminin est pour eux étrangement inquiétant*". C'est pourtant le lieu le plus familier, le plus intime qui soit "*lieu dans lequel chacun a séjourné une fois et d'abord*".

L'étrangement féminin est source d'affects et de représentations contradictoires chez les hommes mais aussi chez les femmes où "*le trou maternel*" est révélateur d'angoisse sur un mode d'engloutissement et de dévoration.

Freud mentionne aussi l'effrayante idée "*d'être enterré en état de léthargie*" comme la transformation du fantasme rassurant et "*accompagné d'une certaine volupté*" de la vie dans le corps maternel. Fantasme à la fois effroyable et fascinant.

Pour Freud, l'horreur qu'inspirent aux "hommes névrosés" les organes génitaux féminins serait à comprendre comme retournement d'une nostalgie, de même la terrifiante représentation d'être enterré vivant lui apparaît comme l'envers de la nostalgie du séjour dans le corps maternel. Derrière la peur et la fascination, le désir caché se trahit, source d'inquiétante étrangeté.

Je citerai maintenant certains propos d'un patient qui nous feront entrer dans un thème également propre à susciter des sentiments d'étrangeté:

Le motif du double

"Il y a comme deux images dans le miroir, séparées par un fil ténu mais qui pourtant me font passer d'un état de bien-être à un état de malaise,... l'une

m'est familière, l'autre m'est étrangère... j'ai un sentiment bizarre... le sol n'est pas solide, il y a comme une fissure... j'ai peur de me perdre... "

Dans le même temps, ce patient me vivait comme une figure soit accueillante, capable de le comprendre et de le reconnaître, soit insatisfaisante, rejetante, inatteignable et impénétrable comme un mur ou coupante comme du silex.

L'émergence de ces différentes images était relativement peu en rapport avec ce que je pouvais dire à ce patient mais bien plutôt en résonance avec des représentations de lui-même projetées sur moi en fonction de ses différents états d'âme.

La situation particulière créée par la rencontre analytique participait aussi à l'éclosion de ce "sentiment bizarre" que l'on peut certainement qualifier de sentiment d'étrangeté.

Dans ce bref exemple, il est facile de repérer la division du sujet, scindé en deux personnes dont l'une est aliénante et représente tout ce que ce patient ne veut pas être, tout ce qu'il nie être. Ce rejet hors de lui-même provoque un vacillement d'identité: *"le sol n'est pas solide, il y a comme une fissure, j'ai peur de me perdre "*.

Cette scission témoigne d'un **mécanisme de clivage** bien décrit par MÉLANIE KLEIN (9). Pour Mélanie Klein "un certain degré de clivage est essentiel pour l'intégration ; car il préserve le bon objet et plus tard il permet au moi de synthétiser ses deux aspects".

Dans le cas d'un clivage excessif, les parties clivées se divisent entre un objet idéalisé et un objet persécuteur.

OTTO RANK (11) a mis en évidence l'importance de la solution imaginaire du double, de sa survie, pour résoudre l'inquiétude de la mort.

Le double et l'image spéculaire se caractérisent par leur bipolarité. D'un côté ils évoquent l'anticipation d'une permanence et d'une immortalité avec la totalité corporelle perçue dans la jubilation et de l'autre ils suscitent l'effroi devant un affrontement avec le semblable qui menace l'unité, d'où l'agression et les actions de destruction qui en découlent.

Il me revient en mémoire la situation d'une pré-adolescente illustrant d'une manière exemplaire la bipartition représentée par le motif du double.

Michelle souffrait d'une maladie de peau, affection pouvant être mortelle dans les premiers mois de vie ; un frère et une sœur en étaient morts. Soulignons que les deux parents étaient porteurs de cette anomalie sur le plan génétique.

Michelle vivait avec des compagnons imaginaires : un enfant fripé et perdant sa peau, enfant que Michelle rejetait et agressait sans cesse. Elle jouait aussi à le faire revenir, sous différentes formes, dans le bureau de traitement. Il la poursuivait, elle ne pouvait s'en débarrasser, il lui "collait à la peau". Ce double d'elle-même était une figure hautement persécutoire.

En parallèle, une autre figure apparaissait dans les séances : une jeune fille magnifique, auto-engendrée, immortelle et invulnérable. Michelle s'identifiait à cette jeune fille, représentante du Moi idéal.

Michelle était profondément divisée dans son identité, nous étions en présence d'une dialectique de vie et de mort.

Michelle m'identifiait à l'image d'une mère adulée et avec laquelle il n'était pas question d'envisager un quelconque conflit. Toute l'agressivité passait par le canal du double, l'enfant rejeté, le "poisson puant". Je n'étais que "chérie" et tout ce qui venait de moi était bon. Par la suite, quand Michelle a pu le supporter elle m'a investie de représentations mortifères (mère aveugle, mère brûlante ou brûlée, mère "terre-noire-hécatombe").

Il est probable que le "dédoublement projectif" opéré par Michelle avait en partie pour but de défléchir l'agression adressée à la mère.

ROSOLATO (12) dans son livre "La Relation d'Inconnu" développe l'idée que la relation de dépendance à la mère nécessite, pour l'enfant, le recours à la solution du "dédoublement projectif". Tout échec dans cette relation correspond à un danger d'annihilation, la mère devient image de mort et s'il y a une menace pour la mère, il y a une menace pour l'enfant avec le désir de s'en libérer par un acte de séparation correspondant à une destruction de l'un et de l'autre. "A cette impasse une solution médiane est trouvée par l'enfant grâce au double...". Rosolato évoque différents aspects du double, images bénéfiques, "projections idéalisantes" et positives. Moi idéal. Il met aussi en évidence un autre aspect, la "face négative, maléfique strictement réprimée parce qu'elle renvoie à des désirs inavouables" tant chez l'adulte que chez l'enfant. Face qui est l'objet de fantasmes de destruction et d'agression sexuelle.

Le double est source d'étrangement inquiétant, il affirme notre existence divisée entre l'image que nous souhaiterions avoir de nous-mêmes et celle que nous renvoie notre alter ego méconnu et qui nous échappe.

Pour en revenir à FREUD (5), il nous dit donc que les conditions de survenue de cet affect d'inquiétante étrangeté implique le retour d'un certain refoulé "ranimé par un contenu extérieur". Le retour du refoulé s'accompagne souvent d'angoisses mais pas toujours d'un sentiment d'étrangeté. Il faut supposer un état particulier du moi pour que cet affect survienne. Freud indique que *"l'inquiétante étrangeté survient aisément chaque fois que les limites entre imagination et réalité s'effacent"*.

Les sentiments d'étrangeté peuvent concerner la réalité extérieure ou "une partie de notre propre moi" ; dans ce dernier cas on peut parler de "dépersonnalisation" : *"sentiments d'étrangetés et dépersonnalisation font partie de la même catégorie"*.

Sentiments de dépersonnalisation

L'inquiétante étrangeté survient de façon inattendue; la représentation refoulée vient surprendre le moi qui se trouve comme désarmé, débordé, il peut dans un second temps éprouver de l'angoisse après un moment vécu comme insolite.

Ces effets de surprise peuvent survenir à la faveur de circonstances traumatiques où les possibilités d'élaboration du moi se révèlent soudainement dépassées lors de la perte d'un objet très investi (personne ou idéal).

Des situations de rencontre peuvent également provoquer un vacillement d'identité comme le décrit MAURICE BOUVET dans son étude sur la dépersonnalisation (1). Lorsque le patient vit un rapprochement rendu possible par "l'abaissement des défenses névrotiques par l'analyse", il peut éprouver des sensations "d'éclatement" qui pulvérisent ses fragiles aménagements défensifs. Pour Bouvet, les sentiments de dépersonnalisation sont liés "aux conflits d'introjection", conflits entre le besoin et la peur d'identification, cette peur étant attachée aux projections agressives sur l'objet d'identification.

Il semble que l'éprouvé de sentiments d'inquiétante étrangeté pourrait être associé à la qualité et à l'intensité des **mouvement identificatoires**.

PAUL DENIS (4), dans un article traitant de **l'inquiétante étrangeté chez l'enfant**, nous dit que l'enfant est particulièrement enclin aux sentiments d'étrangeté en raison de sa situation en évolution ; les mouvements identificatoires sont très actifs chez l'enfant avec les "conflits d'introjection" qu'ils entraînent ; la pensée magique n'est pas loin et les processus de refoulement sont en perpétuelles modifications.

Pour exprimer cet affect "insolite" l'enfant peut dire qu'il se sent "drôle" ou "bizarre".

Une petite fille de 6 ans me confie : "j'ai fait un rêve bizarre" et elle commence à le dessiner pour maîtriser peut-être cet affect étrange. Une autre enfant de 11 ans que je rencontre pour la première fois est déroutée par une impression de "déjà-vu" : "c'est drôle les choses qu'il y a ici, j'ai l'impression d'être déjà venue".

Après plusieurs années de traitement, un garçon de 10 ans très proche de sentiments de dépersonnalisation, pénètre un jour dans le bureau, se met à marcher comme un automate et m'explique qu'il doit tenir ses bras et ses jambes parce qu'ils pourraient "marcher tout seuls". Cette dernière situation m'a fait éprouver un profond sentiment d'étrangeté.

Paul Denis pense que l'enfant rencontre très souvent un sentiment d'"insolite inquiétant" et que c'est peut-être *"la familiarité même de l'enfant avec cet affect, qui manque généralement d'expression (contrairement à l'angoisse, plus clairement manifeste) "*.

L'angoisse des huit mois décrite par SPITZ (13) s'apparente déjà probablement à un sentiment d'inquiétante étrangeté. Spitz a utilisé le terme de "phobie du visage de l'étranger" pour décrire la réaction de l'enfant (l'enfant pleure, crie, cache ses yeux ou se cache tout entier ou encore reste inhibé).

A l'approche d'un étranger l'enfant se trouve déçu dans son désir de voir la mère, et l'angoisse qu'il manifeste ne serait pas une réaction à la perception de la mémoire d'une expérience désagréable avec un étranger mais une perception intrapsychique de la non-identité de l'étranger avec la mère, dont il est privé. L'arrivée de l'étranger est ressentie comme l'équivalent de l'absence de la mère et sur l'étranger, le nouveau, est déplacé l'ensemble des affects déclenchés par le mauvais objet maternel, l'objet frustrant, ce qui contribue à protéger la mère contre les aspects négatifs de l'ambivalence.

Le stade du miroir décrit par LACAN (10) peut aussi être envisagé en fonction de l'inquiétante étrangeté, la jubilation manifestée par l'enfant qui identifie sa propre image pourrait correspondre à une certaine maîtrise du sentiment d'étrangeté.

Les enfants jouent avec les affects d'étrangeté, les jeux de grimaces par exemple, incluent l'idée de transformer le familier en non familier, pour tenter de les lier.

Selon PAUL DENIS (4) : *"chez certains enfants, les inquiétudes corporelles, les perceptions particulières de leur corps qui les poussent parfois à des mouvements incoordonnés, à des gesticulations, peuvent probablement être rattachées à des impressions de dépersonnalisation"*.

Dans les contes, les limites entre l'imaginaire et la réalité disparaissent. L'enfant s'efforce dans l'imaginaire et dans les jeux de susciter l'affect d'inquiétante étrangeté pour en obtenir la maîtrise. Paul Denis indique que dans les contes *"l'inquiétante étrangeté apparaît lorsque le héros change de registre, accède à un nouveau palier identificatoire... lorsqu'il vit une initiation"*. Par exemple, le Petit Poucet a découvert un secret entre ses parents, il a mis à jour le secret de la scène primitive : comment fait-on les enfants ?, substitué par son contraire dans le contenu manifeste du conte : comment s'en défaire ?

Toute **acquisition nouvelle** ne se fait pas sans une certaine **surprise du Moi** et entraîne une **rupture d'équilibre**. Cette rupture peut être accompagnée d'un affect d'inquiétante étrangeté qui peut aller de l'étonnement à la dépersonnalisation.

La situation analytique

La rencontre analytique est très propice à réveiller des sentiments d'étrangeté. L'intime et l'étranger se conjuguent de manière subtile dans cet espace particulier. De nombreux auteurs ont décrit les particularités de la situation analytique, je m'inspirerai ici de l'article de CHRISTIAN DAVID "La Quête de Délimitation" (3).

L'échange propre à la relation analytique s'opère sur la base de règles, pas très nombreuses, mais précises qui contribuent à la constitution du cadre analytique.

La nature particulière de la relation est due en partie à son asymétrie. Le patient vit son désir et ses craintes de rapprochement dans l'axe de son transfert et de ses fantasmes ; l'analyste y est sensible, il participe affectivement mais sa fonction d'observateur et d'interprète l'oblige à une certaine réserve et le maintient à une certaine distance.

Le fait que l'analyste se place hors de la vue de son patient contribue à donner à ce dernier l'impression qu'il doit se dévoiler devant quelqu'un qui reste caché. Plusieurs patients le disent ou le montrent à travers des rêves (rêve de se mettre à nu devant un personnage masqué ou critique...).

L'économie verbale de l'analyste étaye cette étrange impression et concourt à l'ambiguïté de la relation et à l'ambivalence du transfert.

Les interventions et interprétations de l'analyste peuvent contenir une certaine violence dans le sens de lever des résistances et d'inviter le patient à pousser plus loin son dévoilement afin qu'il puisse créer une nouvelle relation avec ce qu'il s'est caché et qu'il continue à se cacher même s'il le montre. Ce paradoxe me fait penser à un patient à qui je redonnais simplement en écho l'énoncé qu'il venait de formuler et qui m'a répondu : "ce n'est pas moi qui ai dit ça, je ne veux pas savoir cette chose...".

C'est justement parce que l'analyste est en quelque sorte "voilé" qu'il se révèle comme une force d'attraction sur l'inconscient de son patient mettant à jour ce qui échappe en général au moi.

La situation analytique favorise les régressions et la projection d'images enfouies, modifiées, remodelées.

Ce mélange d'ancien et de nouveau suscite fréquemment des sentiments d'étrangeté.

L'analyse est aussi un lieu d'intimité.

Dans l'avant-propos d'un de ses livres: "Le Soi Caché", MASUD KHAN (8) situe l'analyse comme *"une discipline des plus intimes de la sensibilité. Sa pratique ne fait qu'accroître cette intimité, dans la relation très particulière qu'elle institue entre deux personnes, chacune d'elles changeant l'autre par la nature même de ce qu'a d'exclusif leur relation"*.

Dans la rencontre analytique, l'analyste tend à effacer ses préoccupations personnelles pour se mettre à la disposition d'un autre être humain en quête

de lui-même. Pour qu'un lien d'intimité se crée dans l'analyse, il est essentiel que le patient accepte en profondeur le don qui lui est tacitement offert et renouvelé. Beaucoup de patients témoignent d'un grand embarras à se laisser aller et à s'ouvrir à cette offre implicite, peut-être en raison de difficultés à recevoir. Je pense à un patient très préoccupé de préserver ses limites face à des fantasmes d'intrusion très actifs. Cet homme s'effrayait quand il ressentait ou percevait un lien d'intimité entre nous: *"Je préfère vous imaginer lisse... si j'ai l'impression que vous me prenez à l'intérieur, je vais être enfermé et perdre ce que j'ai en moi de plus précieux"*.

Ce patient poursuivait une "quête de délimitation" très exigeante et aliénante ; il lui était nécessaire de nous maintenir à distance "chacun dans son champ" ; tout phénomène d'interpénétration entre nous était porteur d'angoisse et d'un risque de perte de limites, perte vécue comme désorganisante. Ce patient devait lutter contre la présence de l'objet dans son espace psychique, présence ressentie comme trop pénétrante, menaçante pour son intégrité. Il mobilisait constamment ses défenses contre une effraction, ce qui épuisait les ressources de son moi. Il était forcé par moments de se débarrasser de ce qui le gênait en l'expulsant de sa sphère psychique, je me sentais alors vraiment étrangère.

L'analyste est là aussi pour réfléchir, dans le sens de refléter, renvoyer en arrière, méditer, donner en retour, ce que le patient apporte.

WINNICOTT (14) dans son article: "Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant" montre que le visage de la mère est le précurseur du miroir: *"Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère? Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit"*.

Winnicott nous fait part de situations où le visage de la mère ne reflète que son propre état d'âme ou le repli de ses défenses. Le bébé se trouve alors confronté à l'expérience de ne pas recevoir en retour ce qu'il est en train de donner. Si le visage de la mère ne répond pas, une faille se crée dans l'accordage précoce entre la mère et l'enfant, "le miroir devient alors une chose qu'on peut regarder, mais dans laquelle on n'a pas à se regarder".

Notons que le couple formé par la mère et l'enfant n'existe pas sans le père, l'enfant étant la figure de l'union de la mère et du père. Le miroir, du reste, signifie qu'il y a un plan de séparation, ce qui témoigne de l'existence d'un

autre. L'image spéculaire permet la projection imaginaire de représentations du moi mais elle ne peut, en dehors de la présence de la mère et du père, fonder le sentiment d'identité. C'est parce que la mère participe au plaisir de l'enfant qui reconnaît son image, parce que le jeu se répète et varie, que l'enfant a le sentiment d'exister pour la mère, puis pour lui.

Le sentiment d'intimité prend racine au niveau d'accordages très précoces.

Dans la relation analytique, l'analyste n'entend pas seulement avec ses oreilles mais avec tout son corps. Il est sensible aux paroles, à la voix, aux silences et à toute l'expression émotionnelle de son patient. Sans ce partage émotionnel, l'analyse serait un processus stérile.

Patient et analyste sont aussi unis par leur acceptation mutuelle du contrat analytique. Ils sont "apparentés" face à l'inconscient et ils sont liés par une communauté de pensée qui exclut l'acte.

Le lien de l'analyse permet de découvrir ou en tout cas de plus clairement réaliser que l'autre, l'étranger, se cache en nous-mêmes. Par l'intermédiaire d'un autre, il est possible d'avoir accès et d'exprimer ce qui est méconnu ou inconnu en nous. Cette confrontation rend possible une meilleure appropriation de soi-même, une augmentation de la connaissance de soi, de l'intimité avec soi et une accession plus profonde à l'altérité.

Après tous ces détours et ces méandres autour du sentiment d'étrangeté, il nous faut maintenant accoster. Il y aurait encore beaucoup à dire à propos de cette notion qui nous attire et nous échappe. La démarche psychanalytique poursuit un cheminement de connaissance des mouvements inconscients et de leur inscription dans le conscient pour permettre à l'homme d'étendre les limites de sa sphère interne et de s'ouvrir plus pleinement à l'autre. Elle ne perd pas de vue cependant que quelque chose lui échappera toujours, un noyau d'"irréductible étrangeté" selon l'expression de CHRISTIAN DAVID (2). Cet auteur place l'insolite au coeur du familier. Nous terminerons avec lui : *"La question: Pourquoi ? est une question heureuse et le sentiment de l'insolite, tout imprégné d'essentielle angoisse qu'il soit, un sentiment heureux"*.

Anne-Lise Rod

Indications bibliographiques

1. BOUVET M., *La relation d'objet*, Paris, Payot, 1972.
2. DAVID CH., *Irréductible étrangeté*, Revue française de psychanalyse, PUF, T.XLV, 3, 1981.
3. DAVID CH., *La quête de délimitation*, Nouvelle revue de psychanalyse, Gallimard, Automne 89, No 40.
4. DENIS P., *L'inquiétante étrangeté chez l'enfant*, Revue française de psychanalyse, PUF, T.XLV,3, 1981.
5. FREUD S., *L'inquiétante étrangeté*, Essais de psychanalyse appliquée, Gallimard, 1971, orig. 1919.
6. HOFFMANN E.T.A., *Contes fantastiques*, Paris, Vialat et Cie, 1855 orig. 1816.
7. HOFFMANN E.T.A., *Les élixirs du diable*, Stock 1987 orig. 1816.
8. KHAN M., *Le soi caché*, NRF, Gallimard 1976, orig. 1974.
9. KLEIN M., *Envie et gratitude*, Gallimard, 1968, orig. 1957.
10. LACAN J., *Ecrits*, Seuil, 1966.
11. RANK O., *Don Juan et le double*, Petite Bibliothèque Payot, 1973, orig. 1914.
12. ROSOLATO G., *La relation d'inconnu*, NRF, Gallimard, 1978.
13. SPITZ R., *Le non et le oui*, PUF, 1962, orig. 1957.
14. WINNICOTT D.W., *Jeu et réalité*, NRF, Gallimard 1975, orig. 1971.